

Violence guerrière et fondamentalisme masculin : Ernst Jünger

In: Genèses, 33, 1998. pp. 107-127.

Citer ce document / Cite this document :

Weisbrod Bernd, Ingrao Christian. Violence guerrière et fondamentalisme masculin : Ernst Jünger. In: Genèses, 33, 1998. pp. 107-127.

doi : 10.3406/genes.1998.1541

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1998_num_33_1_1541

Résumé

■ Bernd Weisbrod. Violence guerrière et fondamentalisme masculin : Ernst Jünger. Le traitement politique et littéraire de la guerre auquel s'est livré Ernst Jünger propagateur reconnu du nationalisme militaire et précurseur de la révolution conservatrice sous la République de Weimar, révèle tout à la fois l'écrivain, le propagandiste et l'homme. Son expérience de la violence guerrière et son identification au héros viril doivent être interprétées comme la quête résolue du principe masculin triomphant et du mythe sacré de la Nation. En tant que témoignages autobiographiques. In *Stahlgewittern* et *Der Kampf als inneres Erlebnis* permettent d'accéder à ce programme de virilité qui constitue le cœur politique du nationalisme exacerbé de Jünger. La quête d'intensification absolue dans l'exorcisme sanglant de la guerre, dans le «réalisme héroïque» du paroxysme nationaliste, dans l'exaltation de l'essence germanique et son divorce - d'avec la nature juive, ainsi que la glorification du sacrifice et le culte de l'activisme au moment de la «mobilisation totale», constituent un ensemble qui fait d'Ernst Jünger un protagoniste du «fondamentalisme masculin». Nonobstant son œuvre ultérieure, l'essentiel du succès de Jünger repose dans cette conception : celle-ci livrait une justification masculine aux peurs identitaires de la génération de l'après-guerre issue de la bourgeoisie et un programme durable d'amnésie morale pour la société allemande, y compris après 1945.

Abstract

War Violence and male Fundamentalism: Ernst Jünger The political and literary handling given to war by Ernst Jünger, a recognised propagator of military nationalism and a precursor of the conservative revolution under the Weimar republic, is revelatory at once of the writer, the propagandist and the man. His experience of war violence and his identification with the virile hero should be interpreted as the resolute search for the triumphant male principle and the sacred myth of the Nation. As autobiographical testimonies. In *Stahlgewittern* and *Der Kampf als inneres Erlebnis* offer access to this virility programme which makes up the political core of Junger's exacerbated nationalism. The quest for absolute intensity in the bloody exorcism of war, in the «heroic realism» of the nationalist paroxysm, in the exaltation of the Germanic essence and its divorce from the Jewish nature as well as the glorification of sacrifice and the cult of activism at the time of «total mobilisation», form a whole that makes Ernst Jünger a protagonist of «male fundamentalism». Notwithstanding his later work, Junger's success rests mainly on this conception, which provided a masculine justification for the identity crisis of the post-war generation born of the bourgeoisie and a lasting programme of moral amnesia for German society, including after 1945.

VIOLENCE
GUERRIÈRE ET
FONDAMENTALISME
MASCULIN :
ERNST JÜNGER

Bernd Weisbrod

La guerre de 1914-1918 est l'expérience la plus prégnante du ^{xx}e siècle¹. De la crise d'août 1914 à la fin de la guerre froide en 1989, elle a constitué pour les contemporains un fond d'expérience unique – bien que dépassé par la rupture de civilisation que représente la Shoah – passé à la postérité sous la dénomination de Grande Guerre. Celle-ci constitue l'expérience de l'irruption de la violence guerrière de masse dans la société civile. Ce traumatisme a fait de la société européenne une société de survivants et de sa mémoire collective une communauté de souvenir précaire et nationale, dans laquelle la mémoire de la violence guerrière a certes été retranscrite, mais – un peu comme sur l'« ardoise magique » de Freud – jamais vraiment gommée².

Ce n'est pas un hasard si la mutation historiographique récente – de l'histoire sociale à l'histoire culturelle, d'une histoire du réel à l'histoire des représentations – a abordé cet objet avec un intérêt croissant. En Angleterre, la naissance de la « mémoire moderne » a depuis longtemps été fixée dans le *no man's land* de la guerre de tranchées, entre histoire militaire et histoire littéraire³. En Allemagne, la très problématique « expérience d'août 1914 » se dissout lentement dans le courant d'étude des correspondances du front⁴. Dans tous les cas, l'approche historiographique de la confrontation à la violence de guerre semble légitimer la démarche herméneutique de la nouvelle histoire culturelle et, avec elle, les sources si longtemps négligées ouvrant accès à l'expérience humaine. Cela a par ailleurs sans doute été favorisé par une

1. Le texte présenté ici prend sa source dans une étude générale donnée au département de Littérature allemande de l'université de Göttingen et complétée à partir de quatre conférences prononcées respectivement à l'Institut historique allemand de Londres, au St Antony's College d'Oxford, à l'École doctorale de recherche sur les identités de l'université de Halle et au Séminaire d'histoire sociale de l'université de Bielefeld.

2. Sur les « souvenirs occultés », voir Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, Puf, 1950, pp. 58 et *passim*, sans que, dans le cas général, la sélection de la mémoire ait une telle dimension traumatique.

3. Voir en premier lieu Paul Fussell, *The Great War in Modern Memory*, New York, London, Oxford UP, 1975 ; Eric J. Leed, *No Man's Land. Combat and Identity in World War I*, Cambridge, New York, Cambridge UP, 1979 ; Samuel Hynes, *A War Imagined. The First World War and English Culture*, New York, Atheneum : Maxwell Macmillan International, 1991. Voir aussi Klaus Vondung, *Kriegserlebnis. Der Erste Weltkrieg*

*in der literarischen Gestaltung
und symbolischen Deutung
der Nationen*, Göttingen, Vandenhoeck
et Ruprecht, 1980.

4. Dans le flot de nouvelles études
de l'expérience de guerre, on lira
Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich
(éd.), « *Keiner fühlt sich hier als
Mensch...* » *Erlebnis und Wirkung
des Ersten Weltkriegs*, Essen, Klartext,
1993, ainsi que G. Hirschfeld,
G. Krumeich, Dieter Langewische,
Hans-Peter Ullmann (éd.),
*Kriegserfahrungen. Studien
zur Mentalitätsgeschichte des Ersten
Weltkriegs*, Essen, Klartext, 1997.

5. Édouard Husson, *Une culpabilité
ordinaire: Hitler, Les Allemands
et la Shoah. Les enjeux de la controverse
Goldhagen*, Paris, F.-X. de Guibert,
1997.

6. Matthias Jung, *Dilthey
zur Einführung*, Hambourg, Junius, 1996,
p. 148; Jürgen Habermas, *Erkenntnis
und Interesse*, Francfort, 1970, pp. 178
et *passim*. [Trad. fr. *Connaissance
et intérêt*, Paris, Gallimard, 1979].

7. Sur le fondamentalisme historique
de la notion d'« ennemi héréditaire »,
voir Michael Jeismann, *Das Vaterland
der Feinde. Studien zum nationalen
Feindbegriff und Selbstverständnis
in Deutschland und Frankreich
1792-1918*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1992,
p. 262 et *passim* (trad. fr., *La Patrie
de l'ennemi: la notion d'ennemi national
et la représentation de la nation en
Allemagne et en France de 1792 à 1918*,
Paris, Éd. du CNRS, 1997) ;
sur la construction historique
de la différenciation sexuelle, on lira
Ute Frevert, « Mann und Weib,
und Weib und Mann », in *Geschlechter-
Differenzen in der Moderne*, Munich,
Beck, 1995. Enfin, sur le nationalisme
et sa fonction de différenciation
dans la production de discours
sécurisants dans un monde devenu
complexe, voir Dirk Richter,
Nation als Form, Opladen,
Westdeutscher Verlag, 1996.

nouvelle pratique médiatique de l'histoire – ainsi dans le
débat autour de Goldhagen⁵ ou la controverse autour de
l'exposition itinérante sur le rôle de la Wehrmacht dans la
Seconde Guerre mondiale – qui s'appuie sur la compré-
hension imagée de cette cruauté qui naquit de la catas-
trophe originelle de ce siècle.

À cette occasion, le statut épistémologique de l'expé-
rience se trouve à nouveau au centre de la réflexion histo-
rique. Or, le concept d'« expérience » semble souvent
réduit à n'être qu'un succédané trompeur du « *Wie es
eigentlich gewesen...* » ou une justification des dimensions
individuelles ou sociales de l'« identité ». Contre ces pré-
tentions historicistes et essentialistes, il convient de
répondre avec Dilthey que l'herméneutique historique ne
doit pas s'assécher en une trop naïve « théorie de l'intui-
tion ». Elle trouve en effet plus sûrement ses fondements
méthodiques dans la « cohérence entre l'expérience,
l'impression et la compréhension », qui conduit à l'étude
des « perceptions du vécu par le Moi », dans toutes les
acceptions cognitives et affectives du terme. L'opération
historique tend alors à se confondre avec les structures
herméneutiques fondamentales de la vie elle-même, sta-
tut que l'on peut comparer avec Dilthey au processus de
la « compréhension du Moi » dans une autobiographie.
Elle vise ainsi à être une « interprétation du réel centrée
sur le sens des manifestations sociales »⁶.

Mais avec le développement d'une nouvelle histoire
culturelle, science de « l'expérience vécue », l'utilisation
du concept d'« identité » tend à prendre un caractère infla-
tionniste. Or, trop souvent, ce concept simule l'objectivité
historiciste, alors qu'on ne peut en attendre qu'une tenta-
tive de conciliation des expériences contradictoires que
sont celles de l'altérité et de la confrontation à l'Étranger.
De fait, c'est bien à cette construction que s'emploient
l'historiographie récente du nationalisme et celle de la
différenciation sexuelle. Ainsi, la « Patrie de l'ennemi »
s'est imposée dans cette optique comme la quête d'une
communauté originelle considérée comme perdue et la
« politique du Soi » féministe, comme la quête du « Genre
incertain », l'un et l'autre s'avérant être des « équivalents
modernes du mythe »⁷. La nouvelle histoire de la masculi-
nité l'a bien montré, l'« *imagined community* » et l'« *imagi-
ned self* » ne peuvent être séparés. Il semble même que la
construction masculine de la nation et la construction
nationale de la masculinité soient des éléments détermi-

nants de l'effort identitaire de la modernité⁸. Si ce fait mène à une réinterprétation du vécu des « guerres de libération » antinapoléoniennes, il peut aussi être facilement appliqué à la mise en défense ultérieure de l'État par l'intermédiaire de la « nationalisation des masses »⁹. Enfin, la « recherche de l'Absolu » post-nietzschéenne (Troeltsch) apparaît dans la critique culturelle du tournant du siècle, avec ses multiples programmes identitaires faits d'objectivité, d'intériorité et de détermination, dont les restes mythifiés témoignent de l'« Épiphanie de la modernité »¹⁰.

Ainsi mises en perspective, l'« expérience » guerrière et l'« identité masculine » sont des outils conceptuels qui ouvrent une porte sur l'histoire culturelle de la guerre. Avec la Grande Guerre, disparaît l'une des caractéristiques centrales des sociétés occidentales : l'illusion de la stabilité sociale et de la paix civile. La confrontation à la mort de masse conduit par ailleurs à une aporie de la « connaissance de soi » contre laquelle de nouvelles formes de travail de la mémoire et de travail de deuil ont dû être mobilisées¹¹. Dans ce contexte de rupture traumatique des représentations, Ernst Jünger fonde un nouveau système d'interprétation, proposant au travers de l'expression littéraire de son expérience de guerre une identité résolument politique. Il formule de ce fait – c'est en tout cas ce que tente de montrer cet essai – une interprétation de la guerre lourde de conséquence, érigeant son introspection¹² en école politique du « fondamentalisme masculin »¹³.

Récits de guerre, récits de vie, projet politique. Ernst Jünger, écrivain sous la République de Weimar

Dans ce contexte, Jünger est intéressant en tant que précurseur du « nationalisme martial » et en tant que propagandiste de la révolution conservatrice¹⁴. « Mais la révolution conservatrice, c'est la guerre », a dit autrefois avec l'emphase qui le caractérise un autre revenant de l'époque, Hans Zehrer¹⁵. La guerre était bien le thème de Jünger et allait le rester jusqu'à la fin des années vingt. C'est à ce moment que son ouvrage majeur, *Orages d'acier*, sort du ghetto des adeptes de la geste militaire dans le sillage d'une littérature de guerre en plein essor et particulièrement dans celui de *À l'Ouest, rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, pour devenir un succès de librairie, puis un livre culte du Troisième Reich¹⁶. Les conséquences

8. Sur la nouvelle histoire de la masculinité, Thomas Kühne (éd.), *Männergeschichte – Geschlechtergeschichte. Männlichkeit im Wandel der Moderne*, Francfort, 1996 ; Walther Erhart, Britta Herrmann (éd.), *Wann ist ein Mann ein Mann? Zur Geschichte der Männlichkeit*, Stuttgart, Campus Verlag, 1997.

9. Karin Hagemann, « Nation, Krieg und Geschlechterordnung. Zum kulturellen und politischen Diskurs in der Zeit der antinapoleonischen Erhebung Preußens 1806-1815 », *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 22, 1996, pp. 562-591 ; George Mosse, *Das Bild des Mannes. Zur Konstruktion der modernen Männlichkeit*, Francfort, Fischer, 1997.

10. Klaus Lichtblau, *Kulturkrise und Soziologie um die Jahrhundertwende. Zur Genealogie der Kulturosoziologie in Deutschland*, Francfort, Suhrkamp, 1996. Sur l'« Épiphanie de la Moderne », voir Charles Taylor, *Quellen des Selbst. Die Entstehung der neuzeitlichen Identität*, Francfort, Suhrkamp, 1994, pp. 789 et suiv.

11. G. Mosse, *Gefallen für das Vaterland. Nationales Heldentum und Namensloses Sterben*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1993 ; Jay Winter, *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European cultural History*, Cambridge, New York, Cambridge UP, 1995.

12. Ndt : Terme traduisant approximativement *Selbstdeutung*, « interprétation de Soi ».

13. Le concept de fondamentalisme s'appuie sur le travail de Stefan Breuer, *Ästhetischer Fundamentalismus. Stefan George und der deutsche Antimodernismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995, pp. 2 et suiv.

14. Karl Prümm, *Die Literatur des Soldatischen Nationalismus* [Ndt : terme traduit par « nationalisme martial »] *der 20er Jahre. (1918-1933) Gruppenideologie und Epochenproblematik*, Kronberg, Scriptor Verlag, 1974, 2 t. ; S. Breuer, *Anatomie der konservativen Revolution*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993.

15. Hans Zehrer, « Die Revolution der Intelligenz. Bruchstücke einer zukünftigen Politik », in *Die Tat*, 21, 1929, p. 487.

16. Les citations des *Orages d'acier* ont été extraites de l'édition très courante parue chez Klett, datant de 1978. L'exemplaire utilisé est de 1996 et en constitue la 36^e édition.

[Ndt : Les *Orages d'acier* sont parus en traduction française chez Christian Bourgois, 1970 et en Livre de poche en 1989. Les traductions des citations sont, autant que possible, extraites de la traduction française publiée, à l'exception de quelques passages conservés dans l'édition allemande et coupés dans celle du Livre de poche.] Sur l'analyse du texte, son impact et sa réception, et l'histoire des réalités qu'il recoupe, on lira Johannes Volmert, *Ernst Jünger « In Stahlgewittern »*, Munich, Fink, 1985 ; Hans-Harald Müller, *Der Krieg und die Schriftsteller. Die Kriegerromane der Weimarer Republik*, Stuttgart, Metzler, 1986, pp. 211-295 ; ainsi que, du même auteur, « "Im Grunde erlebt jeder seinen eigenen Krieg." Zur Bedeutung des Kriegererlebnis im Frühwerk Ernst Jüngers », in H.-H. Müller, Harro Segeberg (éd.), *Ernst Jünger im 20. Jahrhundert*, Munich, Fink, 1995, pp. 13-37.

17. Sur la réception en Angleterre de la version remaniée (aseptisée) des *Orages d'acier* avec ajout de l'avant-propos d'un auteur connu pour ses convictions pacifistes, voir H.-H. Müller, « "Herr Jünger thinks War a lovely Business." : On the Reception of Ernst Jünger's "In Stahlgewittern" in Germany and Britain before 1933 », in Franz-Karl Stanzel, Martin Löschnigg (éd.), *Intimate Enemies. English and Germany Literary Reactions to the Great War 1914-1918*, Heidelberg, Winter, 1993, pp. 327-340.

18. Sur ce genre autobiographique, voir Winfried Schulze (éd.), *Ego-Dokumente. Annäherung an den Menschen in der Geschichte*, Berlin, Akademie Verlag, 1996.

de ce succès se font aussi sentir à l'étranger. L'attrait du « teutonique », qui fascine les apôtres de Jünger en France jusqu'à nos jours, a cependant connu moins de résonance dans le monde pragmatique des Anglo-Saxons¹⁷.

Les *Orages d'acier* ont fait la gloire de Jünger, apparemment pour leur description matérielle très réaliste des champs de bataille – que l'on trouve aussi dans d'autres romans de guerre – mais, en fait, peut-être surtout en raison de l'interprétation de l'expérience guerrière qui émane du texte. Il s'agit en effet d'un « ego-document », qui témoigne du processus intime de révélation de l'auteur en tant que soldat, en tant qu'écrivain et – c'est là le propos de notre étude – en tant qu'homme¹⁸.

Les « ego-documents » – tels les tourments de conscience fixés sur papier par les piétistes ou la littérature religieuse d'introspection – révèlent non seulement les espérances de rédemption qui ont cours à leur époque, mais aussi l'historicité du sujet. Les règles de construction de la subjectivité deviennent ainsi des sources historiques, parce qu'elles reflètent l'univers mental d'une époque par l'intermédiaire de l'écriture de soi. Elles sont, en tant que « confession de foi » du Moi, une source privilégiée de la nouvelle histoire culturelle, pour laquelle la culture est la formulation historique du sens d'une époque, et pas seulement cette culture érudite littéraire dans laquelle Jünger lui-même a voulu s'inscrire dès cette époque.

Les difficultés commencent pourtant dès la simple approche critique des sources, singulièrement compliquée par le fait que les *Orages d'acier* ont été graduellement littérisés au fil du travail de réécriture à l'occasion des différentes rééditions jusqu'en 1958. Le très nationaliste « courage héroïque » du personnage a été démantelé au profit d'une esthétisation du vécu, tandis que la soif de sang et l'ivresse comportementale ont été dépersonnalisées par le suremploi du « on »¹⁹. La stylisation autobiographique de Jünger, mise en place dans *Strahlungen*, son journal d'après la Seconde Guerre mondiale, ne se contente pas seulement de présenter Jünger au public comme un adversaire du nazisme, mais constitue aussi, à la faveur d'une décontextualisation, un pas vers la déresponsabilisation²⁰.

Il n'est d'ailleurs pas aisé de percer l'épaisse couche de travaux érudits qu'une armada d'exégètes a déposé sur l'œuvre de l'écrivain. Les grands de ce monde se complai-

sent au voisinage de son aura de « guerrier, anarchiste, marcheur des bois »²¹, y compris dans les occasions les plus mal choisies, comme cet anniversaire de l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944, événement auquel Jünger ne s'est jamais identifié ! Ainsi, le « vieillard biblique » semble lui-même inscrire de manière mystique son attitude stoïque dans la « Posthistoire »²².

Le traitement historique de l'œuvre est donc particulièrement ardu. Il ne s'agit pas ici d'étudier la qualité littéraire de l'œuvre de Jünger, ni même le « phénomène Jünger », cette adéquation de son œuvre aux fluctuations de la mémoire de la société allemande, qui a fait de lui un auteur dont le succès ne s'est pas démenti à ce jour²³. Il s'agit plutôt d'éclairer quelques zones d'ombre de l'image jüngerienne de la guerre, dans le but de déchiffrer l'imaginaire de sa génération, qui, pour reprendre l'avant-propos du roman d'Erich Maria Remarque, « fut détruite par la guerre, même si elle a échappé aux grenades qui lui étaient destinées »²⁴.

Les *Orages d'acier*, dédiés dans la version actuelle aux morts de la guerre, ont été publiés pour la première fois en 1920 à compte d'auteur sous l'impulsion du père de Jünger. En 1922, ils paraissent, comme il sied à l'ouvrage d'un héros de la guerre encore en service actif au sein de la Reichswehr, dans une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages militaires, et connaissent la renommée en 1924, en tant que livre de guerre ouvertement nationaliste. La phrase de conclusion, supprimée dans l'édition de 1934 fortement remaniée après les traductions anglaise et française, disait alors : « Aussi longtemps que les lames scintilleront et flamboieront dans l'obscurité, elles signifieront : l'Allemagne vit et ne sera pas engloutie »²⁵.

Jusqu'à la métamorphose de Jünger en écrivain « apolitique » dans l'évocation esthétique des *Cœurs aventureux* de 1929 et dans la figure du *Travailleur* mise au point en 1932 comme alternative au bourgeois détesté, la guerre est restée le centre d'intérêt de son œuvre et de sa quête intérieure. Les *Orages d'acier* n'ont pas seulement été « rendus méconnaissables »²⁶, sans que le texte original, ce fameux journal intime, soit jamais apparu au grand jour. Le vécu de la guerre a aussi été monnayé sous forme d'adaptations scéniques²⁷ ou d'introspections affectives et psychologiques ayant pour thème la conscience du « sang versé »²⁸. Dans *Le combat comme expérience intérieure*, paru en 1922, Jünger présente le profil psychologique

19. J. Volmert, *Ernst Jünger « In Stahlgewittern »...*, op. cit., p. 35 ; Wojciech Kunicki, *Projektionen des Geschichtlichen. Ernst Jünger Arbeit an den Fassungen von « In Stahlgewittern »*, Berne, Francfort, New York, Lang, 1993.

20. L'exemple le plus probant de cette déresponsabilisation est à chercher dans les *Carnets de guerre*, p. 11. « Après le tremblement de terre, on s'en prend au sismographe. Il n'est pourtant pas possible de laisser le baromètre expier pour le Typhon, si l'on ne veut pas s'assimiler aux primitifs. »

21. Heinz Ludwig Arnold, *Krieger, Waldgänger, Anarch. Versuch über Ernst Jünger*, Göttingen, Wallstein, 1990.

22. Lutz Niethammer, Dirk van Laak, *Posthistoire. Ist die Geschichte zur Ende ?*, Reinbeck, Rowohlt, 1989, pp. 89 et suiv. [Ndt : le texte présenté ici a été écrit par Bernd Weisbrod avant la mort d'Ernst Jünger, âgé de 102 ans, fin février 1998]

23. Ce phénomène d'adéquation est passé sous silence par la très récente et seule biographie disponible en langue anglaise, contrairement à ce qu'annonce son titre : Thomas Nevin, *Ernst Jünger and Germany. Into the Abyss 1914-1945*, Durham, NC, Duke University Press, 1996. On lira la critique de Ralf Dahrendorf, « From the marble Cliff. Cold Brilliance and moral Ambiguities of Ernst Jünger », in *Times Literary Supplement*, 28 février 1997.

24. Pour l'interprétation – développée dans l'entre-deux-guerres – de l'impact de l'expérience de guerre sur les « générations politiques » qui y ont été confrontées, voir Günther E. Gründel, *Die Sendung der Jungen Generation. Versuch einer umfassenden revolutionären Sinnbedeutung der Krise*, Munich, 1932. [trad. fr. *La mission de la jeune génération*, Paris, Plon, 1933]

25. D'après J. Volmert, *Ernst Jünger...*, op. cit., p. 15.

26. H. H. Müller, « Im Grunde erlebt... », op. cit., p. 15

27. E. Jünger, *Das Wäldchen* 125, publié en 1925.

du soldat et avoue implicitement que le vécu de guerre formulé dans les *Orages d'acier* ne se laisse pas analyser sur le mode héroïque²⁹. Il ne reste plus, alors, que la découverte dionysiaque – après Nietzsche – de la bête fauve et guerrière en soi, à la faveur du bain de sang. Jünger, pourtant, cherchait encore sa guerre dans le fragment de roman intitulé *L'Assaut* caractérisé par un relâchement très surprenant de l'auteur, écrivain et combattant. Publié en 1923 par le *Hannoverschen Kurrier*, il fut interrompu après 16 épisodes par Jünger, et fut plus tard refoulé par cet écrivain pourtant si sûr de lui, sans doute parce qu'il y voyait l'aveu de son échec, en tant que héros et en tant qu'écrivain³⁰.

L'interprétation du vécu de guerre et de sa dimension activiste s'est par ailleurs incarnée de façon privilégiée dans quelques 140 articles et pamphlets, à l'occasion desquels Jünger, représentatif du « nouveau nationalisme » situé entre le Stahlhelm et les nationaux-bolcheviques, appelait à un rassemblement spirituel de ces formations en une union nationale durable, dont la variante nazie, malgré toute les convergences politiques, n'était pas à son goût³¹. L'expérience de guerre était pourtant, là encore, sa boussole intérieure.

Tous ces textes, et particulièrement ces textes politiques si pudiquement passés sous silence jusqu'à nos jours, sont donc à appréhender comme un palimpseste des *Orages d'acier*. Ils en sont le prolongement et illustrent par leur structure référentielle multiforme la centralité de l'expérience de guerre, non seulement dans l'Allemagne de l'immédiat après-guerre, mais aussi pour Jünger lui-même, ce qui fait de ces textes politiques de précieux documents biographiques. C'est bien ce statut biographique qui reste inaccessible à la critique littéraire pure, comme on peut le voir dans les travaux de Karl-Heinz Bohrer, qui les présente avec une très grande érudition littéraire comme une « esthétique de l'effroi »³².

Les Orages d'acier, matrice de l'expérience de guerre de Jünger

Mais venons-en au texte lui-même : de très larges passages des *Orages d'acier* décrivant le front sont écrits dans une langue sobre et retenue, confinant au lachisme. L'étonnement de l'auteur confronté au quotidien,

28. E. Jünger, *Feuer und Blut*, op. cit.

29. H. H. Müller,
« Im Grunde erlebt... », op. cit., p. 24

30. Ibid., p. 24.

31. En raison de la protection juridique de ces textes, ils ne sont disponibles que sous la forme d'extraits :
Bruno W. Reimann, Renate Hassel,
Ein Jünger-Brevier. Jüngers politische Publizistik 1920 bis 1933. Analysen und Dokumente, Marbourg, BdWi-Verlag, 1995.

Voir aussi Roger Woods, *Ernst Jünger and the Nature of Political Commitment*, Stuttgart, Heinz, 1982 (thèse, Oxford, 1981).

32. Karl Heinz Bohrer,
Die Ästhetik des Schreckens. Die pessimistische Romantik und Ernst Jüngers Frühwerk, Munich, Vienne, Hanser, 1978.

les descriptions de l'observation méticuleuse de la nature, la banalité de la mort ressortent uniquement de la retenue de l'auteur face à la dimension insuffisamment virile de l'ennui dans le quotidien des tranchées. Par contraste, les passages qui conduisent l'auteur dans l'affrontement, qui démontrent son aptitude en tant que meneur de troupes d'assaut, jettent avec lui le langage dans la bataille et ne parlent plus alors que de l'enivrante sensation de la virilité.

Le mode de lecture psychanalytique de la littérature des corps francs développé par Klaus Theweleit dans *Männerphantasien* s'applique sans difficulté à l'univers émotionnel du « héros-auteur » jüngerien³³. Dans cette optique, la description du caractère d'acier trempé du chef d'escouade révèle cette « carapace corporelle », faite de contrôle des pulsions et d'instinct de conservation, qui ne peut réaliser son « fantasme fusionnel » que dans l'acte physique de destruction du corps de l'ennemi et ne peut se libérer que dans la sanglante ivresse du danger. Cette guerre-là n'eut alors pas lieu à Langemarck, Cambrai ou en tout autre lieu qui semble donner au livre une unité spatiale si cohérente : le champ de bataille est bien plus le corps même de l'auteur. Ainsi, la structure temporelle ne suit pas les notations récurrentes du journal de guerre, dans lesquelles les pertes humaines sont consignées comme des rimes dépouillées et sèches. L'unité de temps, l'accélération de la narration illustrent l'excitation intérieure que l'auteur, dans sa transcription littéraire, pousse jusqu'au paroxysme à l'occasion de la bataille.

Derrière le voyeurisme laconique, le geste obscène et le calme inébranlable de l'observateur se profile le programme d'une image du combattant, dans laquelle ce n'est pas le soldat qui est là pour la guerre, mais bien la guerre pour le guerrier :

« Nous avons quitté les salles de cours, les bancs de l'école, les établis, et les brèves semaines d'instruction nous avaient fondus en un grand corps brûlant d'enthousiasme. Élevés dans une ère de sécurité, nous avons la nostalgie de l'inhabituel, des grands périls. La guerre nous avait donc saisi comme une ivresse. C'est sous une pluie de fleurs que nous étions partis, grisés de roses et de sang. Nul doute que la guerre ne nous offrît la grandeur, la force, la gravité. Elle nous apparaissait comme l'action virile : de joyeux combats de tirailleurs, dans les prés où le sang tombait en rosée sur les fleurs »³⁴.

La « fête sanglante »³⁵ devait avoir lieu, non pas sur une prairie en fleur, mais bien sur une terre gorgée de sang.

33. D'après Klaus Theweleit, *Männerphantasien*, Francfort, Verlag Roter Stein, 1978, vol. 2, chap. II : *Männerkörper und Weisser Terror*, pp. 165 et suiv. Voir aussi J. Volmert, *Ernst Jünger « In Stahlgewittern »*..., op. cit., pp. 20 et suiv.

34. E. Jünger, *In Stahlgewittern*, op. cit., p. 7 (éd. fr., p. 9).

35. *Ibid.*, p. 315.

Reste que les corps étaient encore Un, comme fondus dans la volupté du danger et régénérés au sein des cadavres des soldats tombés. Ce que Freud a discerné comme le fondement du « malaise de la culture », à savoir cette « inquiétante étrangeté » de l'appréhension de la vie et de la mort, acquiert ici une dimension programmatique³⁶:

« Mon souvenir garde avec une vivacité particulière le spectacle de la position éventrée, fumant encore, telle que je la traversai après l'attaque. Les sentinelles de jour avaient déjà repris leur place, mais les tranchées n'étaient pas encore déblayées. Par endroits, les postes de guetteurs étaient couverts de morts, et entre eux, comme ressuscitée de leurs corps, la relève était déjà derrière ses fusils. La vue de tels groupes provoquait un étrange arrêt de la pensée – comme si, pour un instant, s'effaçait la différence entre la vie et la mort »³⁷.

Le véritable paroxysme, dans le langage comme dans la narration, reste malgré tout la fusion violente avec l'ennemi dans la bataille, le duel de la virilité intrépide. Les explosions sur le champ de bataille, le déversement de l'« orage d'acier » sur les tranchées, la dévastation des paysages, l'érection de murs de terre, en somme toute la description si réaliste du champ de bataille – qui devait, précisément, assurer plus tard la renommée du livre de Jünger – ne sont ainsi que la préparation du véritable point culminant de la narration qu'est la mêlée au corps à corps, cet assaut qui provoque la montée irrésistible de l'adrénaline dans l'excitation pleine de peur, l'effusion de sang de la délivrance impuissante:

« De tous les moments excitants vécus dans la guerre, aucun n'est aussi fort que celui de l'affrontement entre deux escouades d'assaut dans les étroits boyaux des positions de combat. Il ne peut y avoir alors ni retraite, ni pitié. Chacun le sait, qui a vu dans son domaine les "princes des tranchées" avec leur visage fermé et décidé, téméraires, sautant prestement d'avant en arrière, le regard aigu assoiffé de sang. Des hommes à la hauteur de l'instant, qu'aucun rapport ne mentionnait »³⁸.

Le sien les mentionne, et c'est bien ce qui importe ici. Comme dans toutes les autres œuvres de moindre qualité, ces préparations circonstanciées et détaillées ne comptent que dans la mesure où elles renforcent la tension vers le paroxysme, dans lequel cette écriture voluptueuse si longtemps refoulée peut alors jaillir au grand jour. Lors de la dernière grande bataille des terribles offensives du début de 1918, Jünger, ganté, badine de bambou en main, donne le signal de l'assaut aux quelques hommes qui l'entourent. L'auteur, isolé dans la

36. Sigmund Freud, « Das Unheimliche », in S. Freud, *Gesammelte Werke*, Londres, 1947, t. XII, pp. 229-268.

37. E. Jünger, *In Stahlgewittern*, op. cit., p. 97 (éd. fr. p. 113).

38. *Ibid.*, p. 260.

masse des combattants, conscient que des milliers d'hommes étaient déjà tombés, en proie à une irrésistible volonté de tuer qui le galvanise, explique alors avoir la sensation que la « vulnérabilité était à ce moment précis abolie » :

« La monstrueuse volonté d'anéantissement qui pesait sur le remblai de la tranchée s'était comme condensée dans les cerveaux, les enveloppant d'un brouillard rouge. Nous nous criions en sanglotant des bribes de phrases sans suite et un observateur non prévenu aurait peut-être pu croire que nous étions saisi d'un excès d'euphorie »³⁹.

En vérité, l'impression n'est pas exagérée. Dans ces situations exaltées d'ivresse meurtrière, l'auteur ne parle que de lui-même. Il y met au jour sa propre sensualité, qui tourne et se presse dans la métaphore récurrente du sang. Alors qu'il jouit de la lucidité du blessé mortellement atteint qu'il croit être, Jünger peut confier qu'il ressent la « liberté et la légèreté d'une euphorie » et que « de manière étrange, ce moment a été l'un des très rares dont [il] pût dire qu'ils ont vraiment été heureux ». Le jeune Jünger livre ici, selon les mots d'un critique digne de confiance, « sa voluptueuse sensation de puissance, et un fantasme de l'orgasme à peine camouflé »⁴⁰.

Pris dans ce mouvement de quête récurrente, le lecteur risque de négliger les séquences au ton plus léger. Ainsi, par exemple, la très pudique aventure de la jeune Jeanne âgée de 17 ans avec celui qu'elle nomme son « petit officier Gibraltar »⁴¹ n'a rien à voir avec ce type d'extase. De même, aucun voile de sang ne ternit le coup d'œil du ramasseur, avec lequel Jünger collecte le casque percé de balles du courageux lieutenant indien – ou même son propre casque – pour les ramener à titre de souvenir de ces épisodes et les offrir chez lui jusqu'à nos jours à l'admiration de ses hôtes⁴².

Il n'y a malgré tout que deux ruptures dans cet hymne à l'ivresse de la douleur et du désir de bataille qui va *crescendo* dans les *Orages d'acier*. La première est la rencontre de l'auteur avec son jeune frère blessé sur le champ de bataille gorgé de sang de Langemarck. La seconde est constituée par le récit du coup au but dont est victime sa section, transformée alors en une « masse sombre au fond du chaudron bruyant et rougeoyant »⁴³. Dans les deux cas, il laisse jaillir fugitivement une capacité humaine, située véritablement hors de l'imaginaire du guerrier et dont l'absence manifeste donne

39. *Ibid.*, p. 260 (éd. fr., p. 306).

40. J. Volmert, *Ersnt Jünger...*, *op. cit.*, p. 50.

41. E. Jünger, *In Stahlgewittern*, *op. cit.*, p. 76 (éd. fr., pp. 90-91).

42. *Ibid.*, p. 172 et p. 246 (éd. fr., pp. 200 et 284-287).

43. *Ibid.*, p. 252 (éd. fr., p. 295).

à tout langage du carnage son caractère réellement insupportable : une capacité de compassion et de faiblesse.

La façon dont il fait porter son frère, qui lui « était de tous le plus cher », hors de la zone de danger contre toutes les règles de la bataille et l'amène à s'octroyer le statut de « représentant de sa mère », le montre éprouvant au moment du danger une faiblesse émotionnelle pour laquelle il aurait menacé d'une balle n'importe lequel de ses subordonnés se comportant de la même façon⁴⁴. La validation de son action fraternelle par l'insertion du récit de l'épisode par son frère renforce encore cette impression. Le journal de son frère permet ainsi de témoigner des larmes de l'auteur, qui sinon, n'apparaîtraient qu'une seule fois dans les *Orages d'acier*. Au moment où il perd sa section décimée par un « obus de plein fouet »⁴⁵, Jünger – enfin ! serait-on tenté de dire – s'effondre :

« Je me jetais à terre et éclatais en sanglots convulsifs, tandis que les hommes m'entouraient d'un air sombre »⁴⁶.

Vers le « fondamentalisme masculin » : « La guerre comme expérience intérieure »

Ce n'est pas un hasard si *La guerre comme expérience intérieure*, le véritable livre de confession de Jünger, est dédié à son frère Fritz « en souvenir de nos jours devant Langemarck »⁴⁷ et si l'écrivain a contribué, par un avant-propos partisan, au livre manifeste de son frère intitulé *Le déploiement du nationalisme* (1926). Les liaisons sont sans équivoque et produisent encore et toujours la relation avec le texte original des *Orages d'acier* et le sens de la mort. « Justifier pour soi-même la dureté de ses actes » lui semble avoir suffisamment de sens : si seulement les empires, dont les destins se décidaient en ces heures et ces minutes cruciales, s'étaient effondrés, il ne resterait alors plus rien qu'une rétrospective sur le torrent sauvage de la vie, qui apparaîtrait dans son sens propre, « comme un jeu fastueux et multicolore auquel les dieux prendraient plaisir à jouer »⁴⁸. Jünger s'inscrivait avec ses semblables dans cette filiation de la « guerre éternelle », qui parfois certes s'endort, mais jaillit quand la terre tremble, pendant que les volcans entrent en ébullition ; dans ce cosmos, lui et ses semblables étaient « les martyrs de leurs propres actes, mus par les pulsions » qui témoignaient de la guerre et la généraient :

44. D'après Joseph Peter Stern, *Ernst Jünger*, Cambridge, Bowes and Bowes, 1953, p. 26.

45. Ndt : l'expression est d'E. Jünger, *In Stahlgewittern* (éd. fr., p. 275).

46. E. Jünger, *Ibid.*, p. 253 (éd. fr., pp. 296-297).

47. E. Jünger, *Kampf als Innere Erlebnis*, 1922, cité ici d'après la seconde version revue et corrigée en 1926, à partir d'un exemplaire de la cinquième édition (1933). [Ndt : Le livre a été traduit en France chez Albin Michel en 1934, sous le titre *La Guerre notre mère*, et n'a jamais été réédité, jusqu'à sa retraduction en 1997, chez Christian Bourgois, sous son titre original : *La guerre comme expérience intérieure*. La retraduction est accompagnée d'un avant-propos d'André Glucksmann ; les références de l'édition française sont extraites de cette nouvelle traduction.]

48. E. Jünger, *Kampf als Innere Erlebnis*, 1922, p. XV.

« Ici l'homme véritable se dédommageait dans l'orgie enivrante de tout ce qu'il avait manqué. Ici, ces pulsions trop longtemps endiguées par la société et ses lois, redevenaient l'unique et le sacré, l'ultime Raison ».

Aucun doute, tel était le sens recherché ; la superbe bête fauve, l'homme originel comme être inhumain cher à Nietzsche renaissait dans le sanglant combat décisif : « Nous nous sommes jetés dans l'épreuve comme des scaphandriers et en sommes revenus métamorphosés »⁴⁹.

On peut tenir ces propos pour une tentative de distanciation esthétique, pour une conversation spirituelle avec les adeptes de la magie noire, pour la chasse subtile du consentement du héros littéraire, mais le langage auto-enivrant vient à la rencontre du noyau brûlant de l'idée effrayante voulant qu'il n'y ait rien que l'ivresse et que ce fût si bon. Ici, le mode de lecture orgiastique des *Orages d'acier* s'articule sur un véritable hymne au « Sang », qui ouvre « le combat comme expérience intérieure » : quand deux combattants se jetaient l'un sur l'autre « en un combat pour l'existence dans ce qu'il a de plus nu », cela signifiait alors que seul l'un d'entre eux pouvait foncer plus avant dans la vie, plus avant dans la lutte en passant sur le corps qu'il venait d'abattre avec un cri « de reconnaissance, d'effroi et de soif de sang »⁵⁰. La langue se déverse ici avec cette même impression de délire qu'elle disait repérer dans la bataille :

« Aussi étrange que cela paraisse à ceux qui n'ont jamais lutté pour leur existence, la vision de l'adversaire apporte aussi, à côté de l'horreur ultime, la délivrance d'une impression lourde et insupportable. C'est la volupté du sang qui, dépendant d'un enthousiasme sans frontière apparenté seulement à l'amour, flotte au dessus de la guerre comme un tourentin rouge sur une galère noire »⁵¹.

À chaque phrase, sa touche, c'est ainsi que cela continue ; à chaque mot, son épanchement obscène. Ce qui bouillonne ici est quelque chose d'autre que le sang ; ce sont la peur/désir agressif, l'incapacité à l'amour sans retenue et tous les mots qui sont répandus ici qui célèbrent une toute autre « nuit d'amour », le « baptême du feu » :

« quand le sang tourbillonne par-delà le cerveau et les veines comme avant une nuit d'amour ardemment désirée, mais en bien plus brûlant et plus frénétique... le baptême du feu. L'atmosphère y était si chargée de virilité exubérante, que chaque inspiration enivrait, que l'on aurait eu envie de pleurer sans savoir pourquoi. Ô cœurs virils qui ont pu ressentir cela ! »⁵²

49. *Ibid.*, p. 3 [Ndt : éd. fr., p. 34 ; phrase traduite plus librement par F. Poncet].

50. Ndt : *Ibid.* (éd. fr., pp. 39-40).

51. *Ibid.*, p. 8 (éd. fr., p. 40).

52. *Ibid.*, p. 11 (éd. fr., p. 44).

Guidé de ce «rêve du sang», l'auteur, dans les chapitres suivants sur l'«horreur», le «désir», le «courage», s'enfonce oniriquement plus avant dans son sujet secret: l'homme comme créature sexuée et instinctive, dont la virilité se révèle au combat. La guerre, qui aurait fait de ces «somptueuses bêtes fauves» des «lansquenets de l'amour», ne serait pas plus une institution humaine que l'instinct sexuel: «nous n'avons pas le droit de la nier, sans quoi elle nous engloutira.» La «volonté de combat» serait le pôle magnétique de chaque civilisation, et là où le «nerf masculin» s'éteint, celle-ci ne serait qu'un colosse aux pieds d'argile.

Ainsi le texte oscille plus avant, toujours à la recherche du «vrai noyau de la masculinité», de «l'ivresse de la véritable témérité», de la langue jusqu'à son extrémité, de l'extase:

«Cet état propre au saint, au grand poète et au grand amour est aussi l'apanage de la grande bravoure. L'enthousiasme arrache l'âme virile au-delà d'elle-même, si haut que le sang bouillonne et bat contre les artères, submerge le cœur d'écume brûlante. C'est une frénésie sans égale ni limite, comparable aux seules forces de la nature. L'homme est alors pareil à la tempête mugissante, à la mer en furie, au grondement du tonnerre. Alors il est fondu dans le Tout, il se rue vers les sombres portes de la mort, comme un projectile vers sa cible. Et lorsque les vagues noires s'entrechoquent pour l'engloutir, il y a beau temps qu'il a perdu toute conscience du grand passage. C'est comme si la vague retombait au sein de la mer et des flots»⁵³.

La construction de l'excitation n'était pas aussi distincte dans les *Orages d'acier*. Mais le désir viril de mort, l'angoisse fusionnelle de l'extase corporelle, se familiarisent avec le sens de la guerre: «Sur la guerre, ainsi contemplée à partir de son centre, dit Jünger, il n'y a qu'un seul point de vue possible. C'est le point de vue le plus viril»⁵⁴.

C'est bien contre le besoin viril et non contre l'embrasement de la guerre matérielle que Jünger cherche refuge auprès du Zarathoustra de Nietzsche: «Bien sûr, le combat est sanctifié par la cause, mais c'est bien plus la cause qui est sanctifiée par le combat»⁵⁵. Quand seule l'attitude virile importe, personne n'est tombé en vain. Elle sanctifie la guerre. Elle sanctifie le sacrifice. Elle est le dogme qui a été acquis dans les *Orages d'acier*, et qui conduit directement au cœur politique du «nouveau nationalisme» de Jünger.

53. *Ibid.*, p. 53 (éd. fr., p. 95).

54. *Ibid.*, p. 53 (éd. fr., p. 94).

55. *Ibid.*, p. 48 (éd. fr., p. 87).

L'écrivain et le Politique: Jünger et la révolution conservatrice

Jünger, dont la carrière militaire prend fin, dont l'itinéraire estudiantin en géologie est encore indécis et dont le succès littéraire est encore imprévisible, s'engage après 1923, avec ce programme, dans une phase d'activisme, au moment même où la République de Weimar commence à se stabiliser. Après une courte période d'activité comme dirigeant national pour la Saxe du corps franc Roßbach, Jünger se positionne comme l'orateur d'un nationalisme révolutionnaire, d'abord dans les cercles du Stahlhelm, auprès des ligues de combat de la jeunesse, et même, finalement, chez les nationaux-bolcheviques. Il maintient des contacts tout aussi bien avec l'organisation (criminelle) Consul, qu'avec Ernst Niekisch, avec les poseurs de bombes de la Landvolkbewegung tout autant qu'avec les nationaux-socialistes, encore peu expérimentés en matière d'action nationaliste. Jünger, qui se considère comme un « chef spirituel » du « nouveau nationalisme », ne poursuit pas par là de but politique concret. Il s'agit bien plus d'une intensification, d'une radicalisation, d'une élévation du combat pour ce qui est sacré en soi : la Nation⁵⁶.

Si l'on examine le flot des épanchements de Jünger dans les journaux de la droite nationaliste – et leurs noms sont tout un programme : *L'Étendard*, *Arminius*, *La Marche en avant*, *Ceux qui viennent* – ou bien dans un supplément du *Völkischer Beobachter*, la centralité de l'expérience de guerre devient claire. Une génération entière de soldats du front a trouvé dans le langage du « nationalisme martial » un code de compréhension dont Jünger avait formulé la grammaire dans les *Orages d'acier*. Le but était de transposer dans le champ du politique la « vie élevée au bord de l'abîme » ou plus exactement : telle était sa politique !

La guerre, « ce trait rouge tiré sur la société bourgeoise »⁵⁷, enseignait le travail de la surenchère, laquelle devenait indispensable pour faire surgir le paroxysme, et ce paroxysme était l'action virile, le « téméraire absolu » :

« Cette jeunesse ne marquait pas le fait qu'elle combattait pour ceci ou cela, mais bien qu'elle combattait de toute façon ; non pas le fait qu'elle croyait en ceci ou cela, mais bien qu'elle trouvait la force de croire ; non pas qu'elle s'engageait avec une suprême passion pour tel ou tel pays, mais qu'elle était de toute façon apte à [ressentir] cette passion... On peut bien

56. Sur la carrière politique de Jünger, voir T. Nevin, *Ernst Jünger and Germany...*, *op. cit.*, pp. 75-114, le chapitre intitulé « Weimar Polemics, 1925-1932 ».

57. « Über die Gefahr », in *Widerstand*, 6, 1931, n° 3, p. 67, cité dans B. W. Reimann, Renate Hassel, *Ein Jünger-Brevier...*, *op. cit.*, p. 79, réimprimé comme introduction à Ferdinand Bucholtz (éd.), *Der gefährliche Augenblick. Eine Sammlung von Bildern und Berichten*, Berlin, 1931, pp. 11-16.

appeler cela “nouvelle valeur” chez les fascistes, “héroïsme” au Jungdeutsch Orden, “esprit du front” au Stahlhelm, “idée nationale-populaire” chez les nationaux-socialistes, il s’agit fondamentalement d’un sentiment, qui se cache derrière cela, et dont la pureté et l’acuité du nationalisme est à exploiter. C’est la volonté de voir et d’organiser la vie du point de vue du destin, du point de vue du sang. C’est la volonté d’une nouvelle aristocratie, qui a fait la guerre, une sélection des plus courageux, dont l’esprit ne peut être détruit par tout le matériel du monde, et qui se sent destinée au pouvoir »⁵⁸.

Cette croyance vide dans le surgissement de la décision extrême est ce qui fait de Jünger un «décisionniste», tout comme Carl Schmitt et Martin Heidegger⁵⁹. Ainsi Jünger a-t-il salué avec enthousiasme la «conception du Politique» développée par Schmitt et en a loué la «définition en termes d’ami/ennemi», y voyant une «invention exceptionnelle en matière de technique de guerre», la comparant à une «mine qui explose en silence»⁶⁰. La pure résolution garantit l’engagement extrême, en même temps que, dans l’absolutisation du combat, se volatilise l’obligation de décision quant au contenu de l’engagement : l’insistance de Jünger sur le «courrier perdu» n’était politiquement rien d’autre que l’expression de la fuite bourgeoise face aux devoirs de la liberté ; sa passion décisive, rien d’autre que la vraie «désertion» face à la responsabilité ; sa soumission héroïque au prétendument indispensable, simplement le refus de la raison bourgeoise ; son dévouement à l’absolu aventureux, le sacrifice de l’intellect pour la «pureté de la pensée héroïque»⁶¹.

C’est le même désir imprécis de rédemption qui, selon Jünger, doit aussi faire apparaître l’homme fort : le «dirigeant» ne serait pas encore montré, mais l’image de l’«État futur» serait visible dans le vécu de guerre. Il écrit en 1926 dans un appel intitulé *Unissez-vous* :

« Un jour l’Allemand se réalisera d’un coup, ce qui ne supporte aucun compromis, aucun vote et aucune réduction. Oui, nous voulons l’Allemand et le voulons puissamment ! L’image de l’État futur s’est éclairci dans ces années. Ses fondements seront au nombre de quatre. Il sera national. Il sera social. Il sera armé. Il sera organisé de manière autoritaire »⁶².

Et l’on pourrait ajouter ici qu’il s’agira d’un État religieux masculin. Car l’obligation que Jünger s’est lui-même imposé, attirer à lui «la partie sanguine [*Blutmäßigen*] du monde des travailleurs» et ouvrir la voie au dirigeant du «néo-nationalisme» n’a qu’un seul but : «faire ce qui doit être fait : ce qui est la volonté du destin».

58. E. Jünger, « Vom absolut Kühnen », in *Standarte*, 1, 1926, cité dans B. W. Reimann, R. Haßel, *Ein Jünger-Brevier...*, op. cit., pp. 99 et 124.

59. Christian Graf von Krockow, *Die Entscheidung. Eine Untersuchung über Ernst Jünger, Carl Schmitt, Martin Heidegger*, Stuttgart, Encke, 1958 (rééd. Francfort, 1990).

60. « J’estime trop le mot pour ne pas rendre hommage à la sécurité parfaite, au sang-froid et à la malignité de son tranchant, qui traverse toutes les parades. » Cité d’après une lettre datée du 14 octobre 1930 de Jünger à Carl Schmitt, in Paul Noack, *Carl Schmitt. Eine Biographie*, Francfort/M., Propyläen, 1993, p. 108.

61. D’après von Krockow, *Die Entscheidung...*, op. cit., p. 52.

62. « Schließt Euch zusammen », in *Standarte. Wochenschrift des neuen Nationalismus*, n° 10, 3 juin 1926. Reproduit dans Karl O. Paetel, *Versuchung oder Chance? Zur Geschichte des deutschen Nationalbolschewismus*, Göttingen, Musterschmidt, 1965, pp. 55 et suiv.

Cette phrase se répète aussi dans l'avant-propos de Jünger au traité nationaliste écrit en 1926 par son frère et se relie avec une grande clarté au programme de virilité qui s'est avéré constituer le noyau secret des *Orages d'acier*. C'est la liturgie jüngerienne, toujours récurrente en ces années. La guerre, mère de toutes choses, « qui nous a enfantés dans les entrailles brûlantes des tranchées, comme un nouveau sexe » : en elle est la défense contre l'utile, l'agréable, le pragmatique, et le don de soi à « ce qui doit être fait : ce qui est la volonté du destin ». Et tel est bien le fondement viril du néo-nationalisme comme acte rédempteur, un nationalisme qui ne veut pas « le socialisme des prétentions », mais bien celui des devoirs, « un monde dur et stoïque, auquel l'individu se doit de tout sacrifier »⁶³.

Ainsi, avant que le parcours de Jünger ne devienne un « itinéraire de lecture », avant qu'il ne s'institue écrivain dans ses *Cœurs aventureux*, Jünger parle de la guerre en tant qu'homme et la virilité est son programme politique : « Le père de ce nationalisme est la guerre. Ce que les écrivains et les intellectuels ont à en dire est pour nous sans intérêt. La guerre est une expérience du sang, et là seulement est le sens de ce que les hommes ont à en dire. »⁶⁴ C'est bien en parlant en tant qu'homme qu'il prononce la conclusion : « Nous saluons le sang... nous saluons ceux qui arrivent... nous saluons les morts... Allemagne, nous te saluons ! » Là était tout à la fois son programme et sa légitimation.

C'était bel et bien un programme qui du reste cherchait dans la surenchère la décision concernant la prétendue « question juive ». Jünger ne voulait bien sûr rien avoir à faire avec les méthodes répugnantes et promises à l'échec des antisémites « chasseurs de bactéries ». On ne saurait, en particulier, venir à bout du « Juif de civilisation » par une « désinfection purement superficielle », écrit-il en septembre 1930 dans les *Süddeutschen Monatshefte*, journal sérieux de la bourgeoisie conservatrice, qui lui ouvre ses colonnes en tant que représentant du néo-nationalisme aux côtés d'autres auteurs, parfois juifs, issus des courants confessionnels, nationaux-populistes (*völkisch*)⁶⁵. Dans la poursuite de ce qui est déterminant, c'est-à-dire la configuration masculino-héroïque de la germanité, la « question juive » se résoudrait alors d'elle-même ; car dans ce « grand soleil flamboyant qui irradie la vie héroïque » devrait aussi expirer la semence occultée :

63. Avant-propos de l'éditeur à Friedrich-Georg Jünger, *Aufmarsch des Nationalismus*, Leipzig, 1928, reproduit dans K. O. Paetel, *Versuchung...*, *op. cit.*, pp. 279 et suiv.

64. *Ibid.*

65. « Über Nationalismus und Judenfrage », in *Süddeutsche Monatshefte*, 27 sept. 1930, pp. 843-845. On verra aussi B. W. Reimann, R. Haßel, *Ein Jünger-Brevier...*, *op. cit.*, pp. 107 et suiv. À côté de Leo Baeck écrivains aussi Theodor Fritsch et le comte Ernst Reventlow, dont les positions national-populistes allemandes étaient proches de celles de Jünger. Dans tous les cas, Jünger ne fut jamais sensible au reproche que Ernst Moering, l'écrivain représentant les Églises évangéliques, s'adressait à lui-même concernant le manque de défense contre l'antisémitisme national-populiste.

66. *Ibid.*, p. 845.

67. Voir Paul de Lagarde, *Deutsche Schriften*, Göttingen, 5^e éd., 1920. On consultera par exemple cette déclaration de 1853 : « Il s'ensuit pour l'Allemagne, que les Juifs devront soit immigrer, soit devenir eux-mêmes allemands » (p. 26), ou encore, en 1884, « dans la mesure où nous devenons Nous, les Juifs cesseront d'être Juifs » (p. 400). Sur l'antisémitisme de P. de Lagarde, on lira F. Stern, *Kulturpessimismus als politische Gefahr*, Berne, Haupt, 1963, pp. 87 et suiv. [Ndt : trad. fr. Fritz Stern, *Politique et désespoir. Les ressentiments contre la Modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, A. Colin, 1990, pp. 84-87.]

68. Cette cohérence historique est négligée dans l'interprétation erronée de T. Nevin, *Ernst Jünger and Germany*, *op. cit.*, pp. 108 et suiv. Voir aussi avec, pour la première fois, la traduction en français de l'article de Jünger : Jean Luc Favier, « Ernst Jünger et les Juifs », *Les Temps modernes*, vol. 51, août-septembre 1996, pp. 102-130.

69. « Über Nationalismus und Judenfrage », *op. cit.*, p. 845. La traduction de cette phrase de conclusion montre l'attitude complaisante de Nevin, qui a ainsi traduit « either to be or not to be a Jew in Germany » (être ou ne pas être un Juif en Allemagne), ce qui semble laisser aux Juifs le choix d'être Juif en Allemagne, là où il s'agit précisément pour Jünger de l'identification du Juif et de l'exclusion du « Juif civilisé » ! L'expression est mieux traduite par Favier : « [...] en Allemagne, être Juif ou ne pas être ».

70. Werner Best, « Der Krieg und das Recht », in E. Jünger (éd.), *Krieg und Krieger*, Berlin, 1930, pp. 135-161. Sur le « réalisme héroïque », on consultera Ulrich Herbert, *Best, eine Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft*, Bonn, Dietz, 1996, pp. 88 et suiv.

« La reconnaissance et la réalisation de la configuration [*Gestalt*] proprement allemande sépare d'elle-même la formation des Juifs aussi nettement et aussi visiblement que l'eau claire et calme rend l'huile visible sous la forme d'une couche spécifique. À l'instant où il sera visible en tant que pouvoir spécifique soumis à une loi particulière, il cesse d'être virulent aux Allemands et ainsi d'être dangereux. L'arme la plus efficace contre ce maître de tous les masques, réside dans le fait de le voir »⁶⁶.

Il convient de dissiper ici tout malentendu : cette version ténue de la « pensée éliminationniste » n'explique en aucune manière la Shoah. Elle revient, parfois explicitement, à la position de Paul de Lagarde, dont l'antisémitisme radical, surchargé de connotations national-populistes, appartient, sous la république de Weimar, au noyau fondamental de la « religion de la germanité » intellectuelle⁶⁷. Le rapport de jalousie et de fascination qu'entretient Jünger avec l'orthodoxie judaïque l'exclut aussi peu que Paul de Lagarde du rang des pseudo-philosémites. Son antisémitisme était bien au contraire de la même nature inconditionnelle que la « conscience de foi » des *Deutschen Schriften*⁶⁸.

Considéré du haut des hauteurs morales des *Falaises de marbre*, tout cela semblera plus tard bien différent. Cependant cette dialectique et ce langage de la décision sont présents dès 1930 :

« Pourtant, dans l'exacte mesure où la volonté allemande gagne en profondeur et en organisation, la pure chimère de pouvoir être un Allemand en Allemagne deviendra pour le Juif de plus en plus inexécutable, et il se verra face à sa dernière alternative, à savoir être Juif en Allemagne ou ne pas être »⁶⁹.

Cet antisémitisme n'est pas celui des antisémites écumants du *Stürmer* qui, selon les mots de Jünger, doivent manger un Juif tous les matins au petit-déjeuner. Mais il reflète les certitudes de croyance de l'attitude « réaliste-héroïque » que Werner Best, qui deviendra l'un des précepteurs de la Shoah, célébrait dans le recueil d'articles édité en 1930 par Jünger sous le titre de *Guerre et guerrier*. Ce « réalisme héroïque » prônait la froideur d'une éthique amoralisée de la rationalité et dénonçait la responsabilité morale, en la subordonnant aux nécessités d'une prétendue « loi vitale »⁷⁰.

L'écrivain et le mythe : la violence, le genre, la nation

Jünger était-il alors simplement « un militariste de conviction », jugement qui honorait en lui-même encore

l'«anarchiste conservateur», ainsi que le croyait Hans-Peter Schwartz⁷¹ ? ou bien était-il bien plus un «esthète convaincu» qui risqua l'une des dernières tentatives pour dénoncer «l'idée de Raison par la pure conception du Beau», pour suivre la conclusion de Karl-Heinz Bohrer⁷² ? Les deux points de vue sont, il est vrai, discutables. L'élément déterminant n'était pourtant pas simplement l'esthétisation radicale de l'opinion, mais bien – et c'est là qu'est l'idée commune à la prose de guerre et aux pamphlets politiques – la conviction militante d'une philosophie virile de la vie. C'est cette philosophie qui constitue une forme pure de «fondamentalisme masculin».

C'est bien de cela qu'il s'agit dans le chapitre «Eros» de *La guerre comme expérience intérieure*, sur l'apparition de l'appétit de vie du lansquenet dans la «renaissance clinquante de la barbarie» :

«Ô toi la vie ! Encore une fois, une fois encore, la dernière, peut-être ! Mettre en coupe réglée, bâfrer, dilapider, tirer le feu d'artifice d'un seul coup d'un seul, en mille soleils et tournoyantes roues de flammes, brûler toute la force en réserves avant le grand départ vers le désert glacé. Se perdre aux vagues de feu de la chair, avoir mille gosiers, ériger au phallus des temples rutilants»⁷³.

Il appartient peu de reconnaître en ce «geste grandiloquent» le retour d'une peur profonde, d'une résistance physique devant l'expérience liminale de la guerre mécanique. Jünger ourdit plus avant ce thème dans le scénario cauchemardesque de ses *Cœurs aventureux*. Cela correspond, précisément dans son écrasante symbolique phallique, à l'appétit de vie rétif et triste du «rebelle métaphysique», qui – comme les héros de Wagner – cherche son affiliation au divin et sa rédemption dans une mort en sacrifice pleine de désir. Sa disposition au sacrifice n'est cependant que «l'envers de la soif de pouvoir, du désir d'une omnipotence pareille à celle des dieux, qui pousse à l'acte et peut se terminer par le meurtre»⁷⁴.

J. P. Stern, germaniste et historien anglais des idées récemment décédé, a vu dans ces propos la contribution de Nietzsche à une «moralité de l'effort absolu»⁷⁵. La disposition forcée de Jünger à «l'acte salvateur», au «sacrifice au poste perdu» se situe ainsi dans cette tradition spirituelle allemande pleine de fatalité, vénérant de façon absolue ce qui doit se payer du prix le plus élevé : ce *Theurer Kauf* – l'expression est empruntée à Gryphius –

71. Hans Peter Schwartz, *Der konservativ Anarchist. Politik und Zeitkritik Ernst Jüngers*, Fribourg, Rombach, 1962, pp. 59 et suiv.

72. Wolf Lepenies, «Gesinnungsästhetik. Zu Karl-Heinz Bohrer's Auseinandersetzung mit Ernst Jüngers Frühwerk», in *Merkur*, 32, 1978, pp. 1055-1060.

73. E. Jünger, *Kampf als Inneres Erlebnis*, 1922, p. 31 (éd. fr., pp. 68-69).

74. Klaus Vondung, *Apokalypse in Deutschland*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1988, p. 468.

75. J. P. Stern, *Nietzsche. Die Moralität der äussersten Anstrengung*, Cologne, Hohenheim, 1982 (éd. angl. 1978).

conduit Stern à analyser le « vécu d'août 1914 », le « vouloir être là » (*Dabeiseinwollen*) de 1933, le soutien aux crimes nazis comme une espérance sacrée littérairement sécularisée, qui lia finalement le peuple à son Führer⁷⁶ par une écrasante disposition à croire.

Pour l'émigré juif pragois qu'est aussi J. P. Stern, le « suprême effort » de Jünger semble dès l'abord suspect, parce qu'il ne peut légitimer la guerre ni moralement, ni politiquement, mais uniquement par le recours à la métaphysique. Stern ne peut reconnaître derrière le style guerrier engagé l'expérience du courage, du doute et de la mort, mais seulement le jeu de l'esthétisme bon marché et le froid mépris à l'encontre de tous ceux qui ne remplissent pas la norme virile fixée par l'auteur. Ce « *language of contempt* » contredit l'expérience vivante, il ne parle que de sa propre « *deathlessness* ». Peut-être ce nihilisme radical est-il le véritable noyau de la métaphysique jüngerienne : ce serait Achille sans talon, Siegfried sans feuille de chêne, « *a man with an iron soul* », qui cherche la rédemption dans le sacrifice.

Cette « recherche du sacrifice » allemande – cautionnée elle aussi par Jünger – se défendait contre l'expérience de guerre désillusionnante et terrassante que nous connaissons à travers des centaines de lettres du front, gérant l'aporie traumatique du meurtre de masse et se présentant comme la fuite élitaine des responsabilités⁷⁷. Mais Jünger n'était pas seul dans ce cas. Son expérience de guerre remplissait cette fonction et mettait en route ce funeste processus de sélection de la mémoire : on n'aurait pas combattu pour l'Allemagne visible, concrète, mais bien pour celle, « invisible », qui devait se relever par le « *Ver Sacrum* » du sacrifice de la jeunesse. Il s'agissait là d'un pur article de foi, qui fondait le droit des vivants à l'autorité sur les morts, sur l'« absolu » sacrifice de ceux-ci⁷⁸.

« la mort pour une conviction est l'achèvement suprême. Elle est proclamation, acte, accomplissement, foi, amour, espérance et but ; elle est, en ce monde imparfait, quelque chose de parfait, la perfection sans ambages. La cause n'y fait rien, tout est dans la conviction ».⁷⁹

La nouvelle humanité du *Travailleur* se légitime en opposition au bourgeois par cette même joie sacrificielle. D'après Jünger, celle-ci constituait « l'arme d'attaque la plus acérée », le « plus éminent des instruments de pouvoir » d'une pensée, qui concevait les hommes « non comme un but mais comme un moyen » ; il explique ainsi

76. J. P. Stern, *The Dear Purchase. A Theme in German Modernism*, Cambridge, New York, Cambridge UP, 1995 ; sur les *Orages d'acier* de Jünger ; pp. 183 et suiv. On lira aussi J. P. Stern, *Hitler. Der Führer und das Volk*, Munich, 1978. [Ndt : trad. fr. J. P. Stern, *Hitler, le Führer et le Peuple*, Paris, Flammarion, 1985.]

77. En ce qui concerne l'étude de l'expérience de guerre, voir ci-dessus note 4 ainsi que Wolfgang Kruse, « Krieg und Klassenheer. Zur Revolutionierung der deutschen Armee im Ersten Weltkrieg », *Geschichte und Gesellschaft*, 22, 1996, pp. 530-561, et Anne Lipp, « Friedenssehnsucht und Durchhaltebereitschaft. Wahrnehmungen und Erfahrungen deutscher Soldaten im Ersten Weltkrieg », *Archiv für Sozialgeschichte*, vol. 36, 1996, pp. 279-292.

78. D'après Bernd Ulrich, « Die Desillusionierung der Kriegsfreiwilligen von 1914 », in Wolfram Wette (éd.), *Der Krieg des kleinen Mannes. Eine Militärgeschichte von unten*, Munich, Piper, 1995, pp. 110-126.

79. E. Jünger, *Kampf als Inneres Erlebnis*, 1922, p. 110 (éd. fr., p. 160).

dans sa nouvelle «conception du Travailleur» que «la chance la plus profonde de l'être humain» résiderait «dans le fait qu'il est sacrifié, et la suprême commande, dans la capacité de montrer des buts qui sont dignes du sacrifice»⁸⁰. Tel était le véritable but de la *Mobilisation totale*, œuvre dans laquelle Jünger livre en 1930 la vision planétaire d'une civilisation technique de travailleurs-guerriers⁸¹.

«Aussi verbeux est le prétendant, il embrasse mal», disait Walter Benjamin, jugeant les épanchements religieux de la prose de guerre jüngerienne⁸². Cette apothéose de la guerre, poursuivait-il dans une définition bien connue, «avait son origine dans une décadence furieuse inscrite sur son front». Elle ne serait ainsi «rien d'autre que la transposition désinhibée des thèses de l'art pour l'art dans le domaine de la guerre». La figure de Jünger elle-même, celle du héros invulnérable en quête de la rédemption virile, disparaîtrait dès ce moment dans cette «personnalité froide», qui – comme tous les fanatiques de l'objectivité – brouille ses empreintes⁸³. Mais celles-ci, malgré les progrès de leur esthétisation, ramènent encore et toujours aux *Orages d'acier* et à la guerre dans sa dimension virile.

Dans ce «fondamentalisme masculin» se trouve cette funeste méprise de la masculinité fondée politiquement, qui devait marquer par sa propension à la violence et sa disposition au sacrifice l'histoire allemande et européenne d'une marque sanglante. Ces héros devaient périr. Non parce que Jünger les avaient découverts – les «masculinités imaginées» étaient à la disposition du mythe national depuis le drame d'Arminius du XVIII^e siècle⁸⁴ – mais bien parce que leur culte devenait le fondement d'une religion séculière qui se fondait sur la rédemption par la guerre. Mais cela constitue déjà une autre histoire⁸⁵.

Avec les *Orages d'acier*, ce «monument de l'épreuve humaine suprême», Ernst Jünger serait «entré au sens véritable et plein du terme au sein de la littérature mondiale», révélait les éditions Klett lors de la réédition de 1961 : le livre et son titre seraient ainsi devenus eux-mêmes un «mythe»⁸⁶. Ce n'est pas un miracle, si l'on considère à qui ce livre était alors spécialement destiné : à «nos jeunes soldats de l'Armée fédérale», aux survivants de la guerre ainsi qu'à tous ceux «qui, par-delà la politique et les considérations utilitaires, ont conservé le sens de la grandeur virile dans l'épreuve tragique».

80. E. Jünger, *Der Arbeiter*, p. 71. Cité d'après von Krockow, *Die Entscheidung...*, op. cit., p. 51. Sur la disposition au sacrifice de soi comme délivrance apocalyptique, K. Vondung, *Apokalypse...*, op. cit., p. 477.

81. E. Jünger, «Die totale Mobilmachung», in E. Jünger (éd.), *Krieg und Krieger*, Berlin, 1930. Voir Jeffrey Herf, *Reactionary Modernism. Technology, Culture, and Politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge UP, 1984, pp. 70 et suiv.

82. Walter Benjamin, «Theorie des deutschen Faschismus. Zu der Sammelschrift "Krieg und Krieger"». Herausgegeben von Ernst Jünger, in *Gesammelte Schriften III*, Francfort, 1972, pp. 238-250, ici p. 241.

83. Helmut Lethen, *Verhaltenslehre der Kälte. Lebensversuche zwischen den Kriegen*, Francfort, Suhrkamp, 1994, pp. 187 et suiv.

84. Hans Peter Herrmann, Hans-Martin Blitz, Susanna Mossmann (éd.), *Machtphantasie Deutschland. Nationalismus, Männlichkeit und Fremdenhass im Vaterlandsdiskurs deutscher Schriftsteller des 18. Jahrhunderts*, Francfort, Suhrkamp, 1996.

85. Vappu Tallgren, *Hitler und die Helden. Heroismus und Weltanschauung*, Helsinki, Blomstedt, 1981 ; Jay W. Baird, *To Die for Germany. Heroes in the Nazi Pantheon*, Bloomington, Indiana UP, 1990 ; Sabine Behrenkamp, *Der Kult um die toten Helden. Nationalsozialistische Mythen, Riten und Symbole*, Vierow, 1996.

86. J. Volmert, *Jünger...*, op. cit., p. 106, n. 12.

Bernd Weisbrod
*Violence guerrière
et fondamentalisme masculin :
Ernst Jünger*

Ceci n'appartient peut-être pas au thème traité ici, mais plutôt à une histoire culturelle de l'Allemagne fédérale qui reste encore à écrire. Mais cette célébration ostentatoire de la « virilité » renvoie à un noyau essentiel de l'expérience de guerre qui résiste apparemment au temps et a assuré l'efficacité des *Orages d'acier* jusqu'à l'heure actuelle, tout en faisant oublier son revêtement historico-politique : non pas l'inclination poétique vers les pas brûlants des surréalistes, mais bien la quête historiquement fondée de la « conservation » et de la « rédemption » à l'époque de la catastrophe guerrière. C'est ce qui constitue le « fondamentalisme viril », noyau mythique d'une espérance de réveil national, qui cherche son but dans une surenchère identitaire⁸⁷.

Déjà, lors de la Première Guerre mondiale, la fidélité du corps professoral allemand, qui décrivait cette guerre des cultures déclamée à pleins poumons comme une guerre des croyances, prenait sa source dans ce « pathos de l'identification totale »⁸⁸. Ce « pathos abrupt du devoir, qui se corrompt dès son fondement en une "disposition à l'action", en cet héroïsme vide dont la résolution est en soi un mode de vie », domine de manière explicite chez de nombreux représentants du corps professoral, à l'instar de Werner Sombart⁸⁹. Le « génie de la guerre » (Max Scheler) a bien sûr stimulé ce « romantisme [bourgeois] de la vie dangereuse », dont les victimes ne se comptent pas. Mais ce n'est qu'à partir de l'interprétation jüngerienne de l'expérience de guerre comme « projet personnel » (*Selbstentwurf*) masculin et politique que le prix de ce relâchement moral devient visible. Ses « Ego-documents » sont des confessions esthétiques et politiques pour un projet historique de virilité qui livre son dernier soubassement fondamentaliste : dans la « volonté de sacrifice » se trouve l'« acte salvateur », dans la « recherche du sacrifice », la volonté de pouvoir.

Tel était le double visage du mythe sorélien de la violence, auquel presque tous les représentants de la révolution conservatrice rendaient hommage, même si, au-delà de la célébration de la nation, ils ne s'entendaient que sur peu d'éléments concrets. C'était cette « obsession mythologique » de la révolution conservatrice, dans laquelle l'attitude virile et guerrière sans concession adoptée par Jünger trouva une ouverture et devint en elle-même un programme politique⁹⁰. La révolution conservatrice trouva un fond commun de croyance dans les grandes

87. Sur le concept de « mouvement de renaissance politico-religieux », voir Martin Riesebrödt, *Fundamentalismus als patriarchalische Protestbewegung. Amerikanische Protestanten (1910-1928) und iranische Schiiten (1961-1979) im Vergleich*, Tübingen, Mohr, 1990, pp. 1-39.

88. Klaus Schwabe, *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die Grundfragen des Ersten Weltkriegs*, Göttingen, Musterschmidt, 1969, p. 44.

89. D'après Hermann Lübke, *Politische Philosophie in Deutschland. Studien zu ihrer Geschichte*, Bâle, Schwabe, 1963, p. 213.

90. S. Breuer, *Anatomie der konservativen Revolution*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993, p. 38.

attentes apocalyptiques, l'apologie de la violence et la célébration de la virilité, qui allait beaucoup plus loin qu'un simple programme esthétique, économique ou social. Cette «virilité imaginée» avait pour elle une signification politique unifiante : un État fort contre une société efféminée, les ligues masculines et martiales contre les partis démocratiques, l'autorité virile contre la paix ramollissante, la république en son entier étant «le coup de poignard de la femme dans le dos de l'homme»⁹¹.

Ernst Jünger n'était certes pas le seul à travailler à l'«érection de temples rutilants [dédiés] au Phallus»⁹². Mais il constitue un cas spécifique de la production d'une identité au travers d'une expérience. D'autres représentants de la révolution conservatrice, comme Edgar Julius Jung et Carl Schmitt, ne juraient eux aussi que par la communauté masculine comme «bain de trempe» politique. Jünger, cependant, était le seul qui, dans cette «redécouverte de la violence» dans le carnage des tranchées, dans ce «culte viril exacerbé»⁹³, découvrit une «forme masculine de procréation virile». C'est en cela que se situe sa spécificité, non sa grandeur.

Traduction de Christian Ingrao

91. *Ibid.*, p. 43.

92. E. Jünger, *Kampf als Innere Erlebnis*, 1922, p. 31 (éd. fr., pp. 68-69).

93. *Ibid.*, p. 30 (éd. fr., p. 68).